

LES 4 PARTS DE L'ÊTRE HUMAIN POUR UNE CRITIQUE DE L'ANTHROPOCENTRISME

MICHEL BOCCARA

I - LES RACINES DE NOTRE HUMANITÉ

Pendant des siècles, la société occidentale s'est considérée comme le dernier rameau de l'évolution culturelle. La société humaine, suivant les théories évolutionnistes du 19^e siècle, était passée par trois stades principaux : la sauvagerie, la barbarie et la civilisation¹. L'entreprise coloniale était non seulement un moyen de réaliser des profits mais aussi une entreprise de civilisation qui permettait de faire accéder les sociétés primitives à la civilisation². Pour ne pas se transformer en néo-colonisation, la décolonisation doit avoir pour objectif fondamental de transformer les rapports sociaux et de valoriser les apports des sociétés qui nous ont précédé et que nous avons exploitées. Elles nous ont précédé dans bien des domaines et notamment dans un des domaines considérés aujourd'hui comme essentiel à la survie même de l'espèce humaine, l'écologie. L'écologie consiste essentiellement à remettre en question la place centrale de l'être humain dans la nature, c'est-à-dire l'anthropocentrisme.

Une des tâches les plus importantes, dans cette remise en cause, consiste donc à aller chercher les solutions à la crise de notre société dans les connaissances des

¹ Friedrich Engels, dans *L'origine de la famille de la propriété privée et de l'État*, dont la première édition est parue en 1891 (Paris, Éditions sociales, 1974), reprend la classification de la société humaine par Morgan en trois états : l'État sauvage, la Barbarie et la Civilisation (Morgan, *Ancient society*, Londres, 1877).

² Dans un courrier au Monde, le 18 février 2014, en réponse à l'article de Jacques Le Goff « La beauté, la justice, l'ordre... Voilà sur quoi sont bâties les civilisations » écrit à l'occasion de la parution de la collection *Histoire et civilisation*, je critiquais la distinction entre culture et civilisation et la valorisation des sociétés urbaines et à État, j'écrivais notamment : « Il me semble que les sociétés dites « civilisées » sont en grande partie des sociétés à État qui ont développé la violence et les inégalités. Jacques Le Goff semble reprendre dans son texte les discours des États sur la Civilisation qui décrivent l'autre, le non civilisé, comme le « barbare », le « cru », le « primitif ». Les travaux de Pierre Clastres (*La société contre l'État*, Paris, Minuit, 1974) et ceux plus récents de James Scott (*Zomia ou l'art de ne pas être gouverné*, Paris, Seuil, 2013), indiquent combien les notions de civilisation qui viendraient unifier/supplanter des cultures « inférieures » sont dangereuses politiquement et fausses scientifiquement ». (<http://mediateur.blog.lemonde.fr/2014/02/18/reflexions-critiques-sur-jacques-le-goff/>).

différentes sociétés humaines que nous avons injustement colonisés, ce que j'appelle l'ancien futur³. Dans ces sociétés, l'humain n'est pas au centre des êtres vivants mais apparaît comme l'enfant de ceux qui l'ont précédé. Il est l'enfant des animaux, l'enfant des plantes, l'enfant des pierres et l'enfant des étoiles. Dans chacun de ces « ordres », il a reçu comme « mission » de développer une partie de cet héritage. Notons au passage que, pour la plupart des sociétés sauf la notre, les êtres vivants constituent l'ensemble des êtres existants, et donc les pierres et les étoiles en font aussi partie. La vie est donc apparue sur la terre sous une forme multiple et métamorphique. Cette capacité métamorphique se manifeste chez l'humain par la possibilité, en changeant de « peau » de devenir animal, plante, pierre, étoile⁴. Il nous faut rechercher ces capacités métamorphiques dans les sociétés que nous avons colonisé mais aussi dans notre propre héritage culturel « paysan » dont notre société industrielle provient. Je prendrais parmi d'autres, l'exemple de la société maya yucatèque, que je connais bien pour la fréquenter depuis un peu plus de 40 ans⁵.

II LA NOTION DE WAY OU CO-ESSENCE⁶

Dans cette société, l'humain n'est pas un être – le verbe être n'existe pas dans cette langue – mais un devenir, ce que l'on appelle en yucatèque un *way*. Co-essence est une des manières de traduire la notion de *way* : tout humain a donc, à côté, ou plutôt avec, sa forme humaine, une forme animale, végétale, minérale, astrale. Ce principe du *way* se manifeste aussi dans la mythologie de la création du

³ Michel Boccara et Delphine Dupont-Morris, *L'ancien futur de l'Australie, rêve et politique des premiers australiens*, Paris, L'Harmattan, 2000.

⁴ La notion mythique de métamorphose est reprise aujourd'hui dans la notion scientifique de symbiose – étymologiquement « vivre ensemble » – (voir par exemple *Jamais seul* de Marc-André Selosse (Arles, Actes sud, 2017) qui étudie les phénomènes de symbiose entre les différents ordres du vivant.

⁵ La décolonisation passe par un engagement de longue durée auprès des sociétés que l'on étudie. L'objectif ne doit pas être seulement la connaissance mais la mise en place de nouveaux rapports de confiance et d'échange.

Depuis 1976, je séjourne régulièrement avec ma compagne dans un petit village maya yucatèque, mes enfants ont grandi dans ce village et y retournent régulièrement.

⁶ J'emprunte cette notion de co-essence à John Monaghan : « *In our opinion, the most useful label for companion spirits is neither tonal nor nagual, but "co-essence," a term introduced by Monaghan. A co-essence is "an animal or celestial phenomenon (e.g., rain, lightning, wind) that is believed to share in the consciousness of the person who owns it (John Monaghan, Categories for the Perception of Self in Traditional Mesoamerica (1982), Unpublished manuscript in possession of the authors, p.115)* », in « Stephen Houston et David Stuart, The Way Glyph: Evidence for "Co-essences" among the Classic Maya, Vanderbilt University », <http://www.mesoweb.com/bearc/cmr/RRAMW30-OCR.pdf>. Pour une analyse de la notion de *way* voir Michel Boccara, *Des os pour l'éternité*, IV.5 (pp. 186-208), Paris, Hémisphères, 2017.

monde ou, suivant un groupe de versions, la mère primordiale, encore appelée mère cosmique, qui engendre le monde, et qui engendre les mondes passés ou à venir, a simultanément des formes multiples⁷.

Elle rend ainsi :

a) Une forme astrale, la voie lactée.



Mère cosmique et voie lactée, Temple nord du Grand jeu de balle de Chichen Itza (Yucatán Mexique)⁸

b) Une forme minérale, une pierre triangulaire



Pierre triangulaire zuni, caraïbes⁹

c) Une forme plante, le fromager ou premier arbre



Père Pluie à cheval sur un fromager (Codex de Dresde, 17^e siècle¹⁰)

⁷ En tant qu'il se situe hors du temps, ce processus est simultané mais, lorsqu'il est exprimé dans le temps, et notamment dans les récits, il peut prendre la forme d'un déroulement.

⁸ D'après Eduard Selers, *Gesammelte Abhandlungen zur Amerikanischen Sprach und Altertumskunde*, 5 vol. Graz : Akademische Druck u. Verlagsanstalt, reprinted from the 1902-1903 edition, Berlin, 1960-61 : 321, figs 195-96, dans Susan Milbrath, *Star Gods of the Maya*, Univ. of Texas Press, 1999, p. 183.5. Susan Milbrath décrit ainsi ce dessin : « Deux bakab flanquant deux serpents Venus jumeaux émergeant de l'abdomen d'une déesse du ciel allongée, dont le corps peut représenter la Voie lactée. » La voie lactée correspond effectivement, dans la mythologie maya, au cordon ombilical céleste qui sort de l'ombilic de la mère cosmique.

⁹ Pierre à trois pointes, en maya yucatèque *ox amay tun*, originaire de Saint-Domingue (San Pedro de Macoris) (*L'art taino*, Paris-Musées, 1994, p. 187).

¹⁰ Ce dessin est une des nombreuses vignettes représentant *Chak*, le père Pluie, dans le *Codex de Dresde*, un des quatre manuscrits mayas sur papier en écriture glyphique à être conservés. Pour une analyse de la symbolique de Pluie dans le *Codex de Dresde*, voir Michel Boccara, *Chak et ses chevaux, mythologie de la pluie et de la fertilité*, pp. 433-443.

d) Et plusieurs formes animales parmi lesquelles le serpent, qui est une extension du corps humain de la mère cosmique dans la mesure où il s'identifie à son cordon ombilical



La mère cosmique et son cordon ombilical-boa (Vase de l'époque maya classique¹¹)

Enfin, sous sa forme humaine, elle est femme, mère et épouse des humains passés et à venir. Ces différentes parties de l'être humain que l'on peut donc saisir dans la mythologie doivent, en ces temps de remise en cause de l'anthropocentrisme, nous servir de guide pour mieux comprendre notre place sur la terre, c'est-à-dire comment nous sommes devenus humains.

III LA PART ANIMALE DE L'ÊTRE HUMAIN

Depuis deux décennies environ, les études sur l'animal, son intelligence, ses droits, ses relations avec l'être humain... se multiplient (Tom Regan, *Les droits des animaux* (1983) 2013, Paris, Herman, J-B Jeangène Vilmer, *Anthologie d'éthique animale*, Paris, PUF, 2011) et on en vient progressivement à revenir sur un des postulats de la science moderne : la supériorité de l'animal humain sur les autres animaux (Florence Burgat, *Une autre existence, la condition animale*, Paris, Albin-Michel, 2012).

¹¹ Ce vase est un des dix sept vases mayas représentant la naissance du monde, répertoriés dans le corpus établi par Justin Kerr (www.mayavase.com, Kerr 1081).

Toutes les langues humaines ne distinguent pas l'animal de l'humain et il existe un mythe commun à un grand nombre de cultures qui met en scène un être humain nu, sans qualités et qui ne doit sa survie qu'à sa capacité à emprunter aux différents animaux leurs talents : à l'oiseau son chant, à l'ours ses techniques de chasse au phoque, au loup sa sociabilité, au dauphin son empathie... En éthologie, on appelle ce phénomène une symbiose et l'être humain peut être défini comme l'animal symbiotique par excellence. Une symbiose est en général profitable aux deux espèces bien qu'il arrive que le bénéfice soit unilatéral. Une des hypothèses sur la première domestication, la transformation du loup en chien, est justement une telle relation symbiotique mutuellement profitable (Haudricourt et Dibia, « Que savons nous des animaux domestiques ? », *L'homme*, 1988). Même la capacité à enterrer ses morts et à reconnaître ceux-ci n'est pas proprement humaine et est partagée par les éléphants (Cynthia Moss, *Elephant Memories, Thirteen Years in the Life of an Elephant Family*, New York: Fawcett Columbine, 1988). Nous abandonnons peu à peu la perspective évolutionniste pour proposer un être humain qui loin de se « désanimaliser », d'abandonner sa part animale, perfectionne celle-ci pour mieux se spiritualiser.

Une sociologie animale se doit donc de comparer les modes de sociabilité de l'animal humain avec les modes de sociabilité des espèces avec lesquelles, selon les cultures, il peut entrer en symbiose : l'ours sur le continent européen, sibérien et inuit (*Wo(men) and Bears*, ed. by Kaarina Kailo, Toronto, Inanna, 2008, *L'ours, l'Autre de l'homme*, cahier 11 des études mongoles ... et sibériennes, 1980) notamment à travers l'étude de la religion carnavalesque (Claude Gaignebet et Marie-Claude Florentin, Paris, Payot, 1974, Dominique Pauvert, *La religion carnavalesque*, éditions Lo chamin de Sent Jaume, 2012), l'oiseau à travers différentes espèces (l'oie sauvage en Inde, la huppe chez les Arabes, le corbeau chez les paléoasiates, la colombe chez les juifs et les chrétiens, l'aigle au Mexique), le loup en France et en Europe (Claude-Catherine et Gilles Ragache, *Les loups en France*, Paris, Aubier-Montaigne,

1981, Daniel Bernard et Daniel Dubois, *L'homme et le loup*, Paris, Berger-Levrault, 1981), le jaguar chez les Yucatèques¹² etc.

IV LA PART VÉGÉTALE DE L'ÊTRE HUMAIN

Mais les mythes nous incitent à aller plus loin, l'être humain n'est pas seulement le fils et le cousin de ses frères animaux, mais aussi celui de ses frères végétaux. J'ai donc commencé à étudier la part végétale de l'humain en travaillant notamment avec un chamane lotois qui soigne en mettant les patients aux arbres et en travaillant avec l'esprit des arbres¹³.

L'arbre est beaucoup plus impressionnant qu'on ne le croit ; il est intimement mêlé à notre vie, à notre histoire, à notre vision du monde et même, je pense, à notre origine en tant qu'espèce. J'ai voulu montrer que l'arbre, pour nous, s'étend plus loin que l'extrémité de ses branches et s'enfonce plus profond que ses racines
(Francis Hallé, *Plaidoyer pour l'arbre*, Arles, Actes sud, 2007, p. 186)

La pensée mythique, la pensée des origines, précède la pensée humaine et lui sert de fondement. Elle pense l'humain au sein du monde et ne lui accorde pas de pouvoir dominateur ou supérieur. L'arbre est, pour elle, l'ancêtre de l'humain et peut soit héberger un esprit, soit en posséder un lui-même.

NOTRE ANCÊTRE, L'ARBRE

L'arbre n'est pas le seul être à avoir le statut d'ancêtre mais il est le seul à être à la fois le proche et le lointain de l'humain. Il est un ancêtre d'un ordre différent mais qui reste assez proche de l'humain pour que celui-ci puisse s'y identifier. La pierre, l'étoile, qui ont aussi le statut d'ancêtre, sont plus lointains. Dans l'histoire du vivant, l'arbre vient au milieu, il est prêt à accueillir l'humain et à lui apprendre

¹² Pour des développements sur cette part animale de l'être humain, on se reportera à mon ouvrage *La part animale de l'homme*, Paris, Anthropos, 2002.

¹³ Michel Boccara et Pierre Capelle, (avec Pierre Capelle) *Mythosocio-logies de l'arbre, voyages entre ciel et terre*, Éditions du temps présent, 2013 et « Pierre, La transe au cœur des arbres », *Les cartes de la mémoire. Jeu vidéo-sociologique*, volume 13, La parole a le geste, avec le secteur audiovisuel de la délégation Michel-Ange du CNRS, 2014.

à se tenir debout. Cette qualité est reconnue par les mythologies du monde entier et la mythologie populaire chrétienne fait de la croix-arbre la mère du Christ, le dieu devenu humain qui annonce la mort de Dieu en l'humain.

Lorsque nous nous mettons à l'ombre d'un arbre, nous recherchons son abri protecteur, lorsque nous le touchons, nous sentons son écorce comme une peau qui jadis a pu être la nôtre. D'ailleurs, pour décrire l'arbre, nous utilisons souvent les mêmes mots que pour notre corps : nous sentons profondément qu'avec son tronc commence le monde, et qu'avant la création, notre création, il existait déjà des racines qu'il va nous falloir retrouver.

L'ESPRIT DE L'ARBRE

Si l'arbre nous a « engendré », il a aussi engendré l'esprit, notre essence.

Car, pour la pensée mythique, l'être humain n'a pas de corps, il est essentiellement esprit. Le corps est une invention récente (Jean-Pierre Vernant, *Le corps des dieux*, Paris, Gallimard, 1987), lorsque le dualisme s'installe et que l'esprit reflue dans le cerveau de l'être humain, jusqu'à se réduire, dans la fiction neuroscientiste, au fonctionnement des neurones.

Mais, s'il a engendré l'esprit, l'arbre a-t-il pour autant un esprit ?

La pensée mythique oscille entre deux postures :

- soit l'arbre est esprit, et donc il partage avec nous cette faculté fondamentale, la pensée
- soit il ne l'est pas mais il est leur habitat privilégié, comme il a été celui des ancêtres directs de l'être humain et, à ce titre, il héberge les esprits les plus puissants, ceux que, plus tard, nous appellerons des dieux.

De ce point de vue, la croix portant le Christ ne fait que prolonger le mouvement. Examinons, du point de vue de la science, cette proposition hérétique : l'arbre a une pensée. Que l'animal pense, pour un scientifique, est déjà difficile à avaler :

Griffith, spécialiste des chauves-souris, s'y est risqué et a écrit *La pensée animale* (1988). On veut bien, à la limite, l'accepter pour les animaux « supérieurs » : les singes et les éléphants, et certains oiseaux... mais l'arbre ?

Depuis quelques années, ce qui était impossible à penser commence à émerger : différents ouvrages, écrits y compris par des scientifiques qui n'appartiennent pas aux marges de leur discipline, paraissent sur l'intelligence des plantes¹⁴, la pensée des forêts¹⁵... Les observations de nos botanistes montrent que l'arbre a d'étranges comportements : dans un certain bois d'acacia, si une antilope pénètre et commence à manger des feuilles et qu'elle continue à se déplacer et mange les feuilles d'un autre arbre de la même espèce, elle meurt empoisonnée. Pourquoi ? L'arbre du début de la forêt a communiqué à l'arbre du milieu l'information : un animal est en train de manger mes feuilles, défends-toi ! Et celui-ci a changé la composition chimique de ses feuilles. N'appelons peut-être pas cela encore de la pensée, mais cela nous donne accès à des capacités insoupçonnées du végétal, à une intelligence que le mythe nous racontait mais qui nous laissaient incrédules. Notre conception de l'arbre et du végétal en général est encore très fragmentaire, tributaire de notre *Umwelt*, de la manière dont nous percevons le monde, limitée par notre propre « équipement » physique et mental.

L'arbre nous pose quelques questions essentielles quant à notre avenir et à celui du vivant :

- a) l'inversion : l'arbre est entouré d'une couche de 'squelette' l'écorce - avec la 'chair' le bois - à l'intérieur, le 'mort' enveloppe le vivant, il est inversé par rapport à l'être humain ;

¹⁴ Par exemple *L'intelligence des plantes* de Stefano Mancuso, directeur du laboratoire de neurobiologie végétale de l'Université de Florence (Paris, Albin Michel, 2018).

¹⁵ Voir Eduardo Kohn, *Comment pensent les forêts*, (2013), Zones sensibles, 2017. L'usage que fait Kohn du terme « penser » est cependant tellement général que, si on suit ses propos, tout ce qui est vivant pense : « Toute vie est sémiotique et toute sémiotique est vivante. Dans une large mesure, donc, la vie et la pensée sont une seule et même chose : la vie pense, les pensées sont vivantes... » (p. 40). Pour une discussion sur cette thématique, voir *La pensée du végétal* (séminaire *La part végétale de l'être humain*, textes et discussion, nov. 2018, <https://www.mayaboccaro.com/part-végétale-de-l'être-humain/>).

- b) l'arbre est potentiellement immortel, il ne meurt que par accident. Il se développe dans tous les sens : profondeur, en surface, en hauteur¹⁶...
- c) au lieu de voir, comme l'espèce humaine, son système génétique s'épuiser, il connaît un mécanisme de renouvellement périodique.

La différence entre l'arbre et l'animal (humain ou non) résiderait donc, entre autres, dans la capacité aux variations génétiques.

« En cas de changement climatique, l'animal est capable de se déplacer, pour retrouver ailleurs le climat auquel il était habitué, et un génotype unique paraît adapté à son cas. En revanche, l'arbre est incapable de changer de place alors même que sa longévité indéfinie rend probables les changements du climat ou de l'environnement immédiat, pendant la durée de sa vie. La seule solution est alors qu'il se change lui-même, et sa réserve de variabilité génétique le lui permet. Cette idée est spéculative mais pour l'instant elle rend compte des faits (Francis Hallé, *Plaidoyer pour l'arbre*, 2005, p. 53) ».

- d) L'arbre ne soigne pas ses blessures. Il isole son traumatisme et l'entoure d'une couche. « la blessure reste isolée dedans pour toujours ... elle devient nourriture et nouvelle vie (Alexandre Jodorowsky, *L'arbre et le cœur*, p. 40).
- e) Cependant si on considère l'arbre comme une société¹⁷, la différence s'estompe : dans la société arbre, comme dans la société humaine, la variabilité génétique est facteur de survie.

Comme pour l'animal, la relation avec l'arbre doit d'abord être vécue pour être comprise. Comment vivre l'arbre ? Pierre Capelle propose, dans notre société française contemporaine, des ateliers pour vivre cette relation de manière très intense pouvant aller jusqu'à la transe. Si le chamane est souvent un homme animal, la métamorphose en végétal est plus complexe que la métamorphose en

¹⁶ Le plus vieil arbre du monde est aujourd'hui un peuplier faux tremble de 80.000 ans sur près de 100 hectares de surface. Il y a quelques années, il s'agissait encore d'un houx âgé de 43000 ans qui s'étendait sur une surface de plus d'un hectare. Le temps s'approfondit à une vitesse vertigineuse !

¹⁷ Cette spécificité a été, notamment, mise en évidence au 19^e siècle par Jean-Henri Fabre qui fut aussi un merveilleux entomologiste (Jean-Henri Fabre, *La plante* (1876), 1892, Paris, Delagrave).

animal même s'il existe des êtres mythiques qui peuvent prendre la forme d'arbres¹⁸.

Du point de vue existentiel, en revanche, l'humain peut se vivre comme un homme/femme arbre : il est debout, tronc dressé, bras tendus comme des branches, cheveux et poils au vent comme des feuilles... Les langues reconnaissent cette parenté : en français, le tronc est commun à l'humain et à l'arbre ; en yucatèque, *kab* désigne à la fois le bras et la branche...

On peut faire l'hypothèse que les primates se sont développés, comme d'autres espèces d'ailleurs, en occupant les arbres : « notre verticalité est celle des arbres » comme aime à le rappeler Francis Hallé et l'âge de pierre a sans doute été tout autant un âge du bois, celui dont on fait les gourdins et les bâtons à fouir, les épieux et les lances, les javelots et les flûtes... Mais, si l'histoire lithique est relativement bien documentée, celle du bois est trop fragmentaire. Le témoignage le plus ancien date d'il y a quelque 100.000 ans : il s'agit de la trace d'un bâton époiné et durci au feu dans un os d'*Elephas antiquus* (Catherine Perles, *La préhistoire du feu*, 1977, p. 106)¹⁹ ; dès ses débuts, notre ancêtre a su fabriquer des outils-bâtons, comme sait le faire par exemple le chimpanzé en milieu sauvage, même si sa spécificité par rapport aux autres primates, est manifestement l'outillage lithique.

¹⁸ On trouve notamment dans les carnivals des êtres humains arbres et animaux à la fois. C'est le cas au Yucatán avec les humains-ours-palmier (Michel Boccara (avec Frinné Ivonne Ramirez Colmenares) *Nunkini, tierra de los osos y de todos los deseos*, Sindicato Nacional de Trabajadores de la Educación, Mexico, 2016), mais également dans les carnivals européens. Charles Fréger nous a donné de merveilleuses images de ces hybrides (*Wilder Man, The Image of the Savage*, Dewi Lewis, 2012).

¹⁹ «C'est dans un gisement du Riss/Würm qu'a été faite la plus belle découverte d'une lance durcie au feu à Lehringen dans la Schleswig. D'après Jacob-Friesen... elle gisait entre les côtes d'un *Elephas antiquus*. Longue de 2m 40, elle était taillée dans un bois d'if, d'abord taillée par des outils de pierre puis durcie au feu...» L'auteur précise que les analyses chimiques n'ayant pas été fournies, il faut prendre ce document avec prudence. La période de Riss/Würm est comprise entre - 120.000 et 70.000 ans.

V LA PART MINÉRALE DE L'ÊTRE HUMAIN

La part minérale de l'être humain est tout aussi essentielle que ses parts végétale et animale. Le minéral se présente communément sous deux formes, solide (rocheuse ou métallique), et gazeuse. Le calcium est de loin le métal le plus abondant dans le corps humain. Il est majoritairement entreposé dans les os, dont il fait partie intégrante. Il contribue à la formation de ces derniers, ainsi qu'à celle des dents, et au maintien de leur santé. Il est aussi intimement associé à la production du sang, via la moelle osseuse, à la coagulation et au maintien de la pression sanguine. Il intervient aussi dans la contraction des muscles, dont le cœur, dans le fonctionnement de nombreux processus enzymatiques et dans les échanges cellulaires.

C'est aussi un minéral, le carbone, qui est le constituant essentiel des composés organiques. Il est présent sur la terre depuis la formation de celle-ci et il s'est constitué dans le cœur des étoiles très anciennes. La pierre est, en mythologie, sage et divinatrice, souvent vivante, le plus souvent ancêtre. Elle est le témoin privilégié que nous ont laissé nos ancêtres de leur passage sur la terre. C'est pourquoi elle a fourni, très tôt, le fondement des catégories d'analyse scientifique de l'humain préhistorique, et notamment de sa périodisation. C'est en affinant l'analyse de ces restes lithiques que les archéologues ont pu mettre de l'ordre dans cette préhistoire qui, au fur et à mesure que nous progressons dans sa compréhension, devient peu à peu une histoire.

Cet ordre s'est appuyé sur la nature des transformations que l'humain faisait subir à la pierre - pour reprendre les plus fondamentales: pierre taillée (paléolithique) ou pierre polie (néolithique). La pénétration de l'humain à l'intérieur de la pierre s'est faite d'abord très lentement puis de plus en plus rapidement jusqu'à ce qu'il en détache de minces fragments, appelés «lames» par les préhistoriens. C'est ce mode

de pénétration progressif qu'il allait reprendre lorsque, il y a environ dix mille ans, il apprit le secret des métaux.

De cette histoire, nous connaissons la face technique, mais cette face est indissociable d'une face mythique et symbolique qui nous reste à jamais cachée tant que l'humain ne laisse pas des traces de son expression. Or les traces de cette expression sont tardives, même si les recherches actuelles tendent à les faire reculer progressivement²⁰. Avant, c'est-à-dire avant que l'humain ne grave des signes dans la pierre, sur le corps de l'ancêtre minéral, nous ne savons rien.

Pour tenter de comprendre la face mythique de l'outil, le moyen principal que nous ayons consisté à étudier la mythologie contemporaine de la pierre, puisque certains de nos contemporains ont continué de faire encore largement appel à la pierre dans leurs activités productrices (*La pierre et l'homme*, édité par Teresa Battesti et Henri-Jean Schubnel, Paris, Muséum National d'Histoire Naturelle, 1987, Reichel-Dolmatoff, *Desana Shamans' Rock Crystals and the Hexagonal Universe*, "Journal of Latin American lore", vol. 5.1, 1979).

Lorsque nous considérons leur rapport à la pierre, nous constatons que la pierre n'est pas pour eux un matériau inerte mais un matériau vivant, un ancêtre: le «travailler», pénétrer à l'intérieur, c'est pénétrer dans son corps, l'amputer, lui faire violence. La pierre est, pour nos contemporains néolithiques, un allié et «travailler» la pierre, c'est établir une alliance, un pacte avec cet allié.

A côté des pierres taillées, on trouve des pierres «brutes», cristaux de roche, noyaux d'obsidienne..., qui sont utilisées à des fins mythiques diverses, la principale étant de prédire l'avenir. En effet, comme la pierre est l'être le plus ancien, elle est aussi celle qui, virtuellement, a le futur le plus long. On lui prête

²⁰ Ces dernières années, nous avons d'abord gagné presque dix mille ans avec la découverte de la grotte Chauvet, en Ardèche (- 31.000) mais, si l'on envisage la préhistoire australienne nous plongeons encore 10.000 ans plus profond : la datation au carbone 14 des plus anciennes peintures remonte à - 40.000 (Joséphine Flood, *Rock art of the dream time*, Harper Collins, Sydney, 1997), et on a récemment mis en évidence des signes géométriques, essentiellement concentriques, qui dateraient, selon une première évaluation, de - 75.000 ans!

donc, logiquement, une capacité de comprendre l'avenir, c'est-à-dire d'étendre son présent - son *Umwelt* spatio-temporel pour reprendre une terminologie des éthologues - au delà de la durée limitée des humains. En effet, si le présent de l'humain dure quelques fractions de seconde, celui de la pierre, si on le compare à sa durée de vie, est de quelques siècles, et que dire du présent d'une étoile?

C'est une des raisons pour lesquelles l'avenir et le passé peuvent être lus dans les étoiles avec plus de profondeur encore qu'avec les pierres, et cela est vrai, que l'on emploie des techniques mythiques ou scientifiques (voir *infra*). Passer une alliance avec l'ancêtre pierre, c'est aussi trouver un compagnon pour ce voyage dans l'Autre Monde où la pierre a la faculté d'entrer vivante. Si l'animal est le véhicule principal, la pierre est le plus ancien, c'est-à-dire celui qui a pénétré le plus profondément dans le royaume des morts.

A côté de cette conception fondamentale de la pierre comme ancêtre minéral, et donc de l'outil lithique comme ancêtre «apprivoisé», on trouve encore d'autres conceptions qui nous intéressent tout autant si nous voulons comprendre la face cachée de l'action qui consiste à tailler une pierre, à pénétrer progressivement en son cœur.

En effet de grands interdits président à la taille des pierres et ne peuvent être levés que sous des contraintes rituelles considérables. Ces interdits sont à mettre en relation avec ceux liés au sang et aux activités féminines (Alain Testart, *Essai sur les fondements de la division sexuelle du travail chez les chasseurs cueilleurs*, Paris, édition de l'École des Hautes études en Sciences sociales, 1986). La femme est généralement exclue des activités de taille de la pierre en vertu de son rapport intime avec le sang qu'elle verse régulièrement à chaque « lune ».

Quels sont les rapports de la pierre avec le sang? Non seulement la pierre en taillant, creusant, perforant, verse le sang mais lorsqu'on la taille, on verse également son « sang ». En pénétrant au cœur de la pierre, on effectue une

opération comparable au versement d'un sang originel, sang qui s'écoule lors de la perte de la virginité, mais aussi, périodiquement, lors des menstrues. La femme ne peut donc se percer elle-même - l'ancêtre pierre est ici féminisé. Tailler la pierre, c'est donc, pour nous résumer, faire violence à l'ancêtre et plus on entre à l'intérieur, plus cette violence est grande et plus le risque de riposte de l'ancêtre est important. Il faut donc réduire ce risque par des techniques et des procédures d'alliance appropriées.

La domestication du feu²¹ est une technique nouvelle, et un allié nouveau, qui va permettre de fragmenter la pierre, d'aller plus rapidement et plus sûrement au cœur de celle-ci. Ce nouvel allié peut, si on sait se le concilier, aider l'humain à faire face à la colère de l'ancêtre dont on casse le corps. L'acquisition progressive des techniques d'alliance avec le feu - on dirait aujourd'hui de maîtrise du feu - est donc liée à une pénétration progressive au cœur de la pierre. Ceci n'est qu'une des modalités de l'alliance - et de la lutte - que l'être humain mène avec son ancêtre lithique, nous connaissons aussi le soin, il en reste d'autres à découvrir.

Il existe un domaine où nous avons la chance de posséder des documents écrits, c'est celui de l'architecture et de la taille des pierres en vue de la construction des bâtiments. Nous savons que, jusqu'à la construction du temple de Jérusalem (René Guénon, «Pierre brute et pierre taillée», *Les symboles de la science sacrée*, Paris, Gallimard, 1962), les peuples d'Israël n'avaient pas le droit d'édifier des édifices en pierre taillée. Cette période est contemporaine des élévations de mégalithes en pierre brute qui ont précédé, dans différentes cultures, les premières constructions en pierres taillées. La levée de cet interdit a ainsi coïncidé avec un progrès technique conçu comme une nouvelle forme d'alliance avec l'ancêtre lithique mais aussi une certaine dévalorisation de l'ancêtre lithique qui perd, en grande partie, sa qualité d'être vivant – dans la classification scientifique, le minéral n'est plus vivant,

²¹ La date est encore sujet à caution : le site de Cueva Negra, en Espagne, présente des traces de foyer vieux de 800 000 ans, ce qui en ferait le plus ancien foyer préhistorique européen. https://www.hominides.com/html/dossiers/feu_domestication.php (consulté le 8 décembre 2018). D'autres auteurs la situent plus tardivement, il y a environ 400.000 ans (Henri de Lumley, *La domestication du feu aux temps paléolithiques*, Paris, Odile Jacob, 2017).

même s'il est indispensable aux êtres vivants et indissociable de leur formation²². Elle devient en même temps un être hautement ambivalent : le plus vil (le caillou) et le plus précieux (le diamant, carbone pur).

Cette nouvelle technologie et cette levée d'interdit, ces deux aspects étant les deux faces d'un même processus, s'est accompagnée d'un grand nombre de pratiques mythiques dont l'ordre encore actuel des maçons (ou francs-maçons) témoigne en Occident. Pour me résumer, on voit l'importance que revêt la conception mythique qui considère la pierre comme un ancêtre et l'outil de pierre comme une procédure d'alliance avec l'ancêtre qui consiste, avec ou sans sa permission, à pénétrer de plus en plus profondément dans son corps - la symbolique sexuelle est évidente de même que le rapport à la mort, la destruction - jusqu'à le dépersonnaliser.

Il restera à l'époque moderne la pierre brute et le bijou comme témoignage de l'ancienne splendeur de l'ancêtre pierre. L'outil, avant de devenir une chose est, et il l'est encore chez certains de nos contemporains, un ancêtre avec lequel on établit une alliance allant parfois jusqu'au sacrifice. En le mettant à mort - c'est-à-dire en le fragmentant ce qui revient, mythiquement, à verser son sang - l'être humain se maintient en vie tandis que l'ancêtre pierre continue sa vie dans la nôtre. Comment vivons-nous la pierre ? Quel est le vécu lithique des humains dans les différentes cultures ? En recensant ces différentes formes, nous pourrions commencer à écrire une lithographie, proposer une lithosociologie. Les travaux de Roger Caillois, dont le nom n'est pas loin du caillou, sont pionniers en la matière (Caillois, *Pierres, minéraux, l'autre monde*, dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, 2008).

« Les pierres m'offraient l'exemple d'un immuable inhumain, par conséquent à l'abri des faiblesses de l'espèce », écrit Caillois, retrouvant ainsi la mythologie profonde de la pierre. Et il poursuit « elles sont du début de la planète, parfois venues d'une autre étoile ... je parle des pierres plus âgées que la vie et qui demeurent après elle sur les planètes refroidies, quand elle a eu la fortune d'y éclore ... Comme qui parlant des fleurs, laisserait de côté aussi bien la botanique que l'art des jardins et celui des bouquets – et il lui resterait encore beaucoup à dire -, ainsi à mon tour, négligeant la minéralogie, écartant les arts qui des

²² Dans une théorie généralisée de la symbiose, nos os sont minéraux et vivants et donc le minéral est vivant !

pierres font usage, je parle des pierres nues, fascination et gloire, où se dissimule et en même temps se livre un mystère plus lent, plus vaste et plus grave que le destin d'une espèce passagère. » (id. pp.1036-1038).

Caillois raconte l'histoire suivante : Vers l'année 1100, le gouverneur de la province de Wou-Wei, un certain Mi Fou appelé aussi Mi Nan-Kong, grand amateur de peinture et de calligraphie et calligraphe lui-même aimait les pierres étranges. « Un jour il se revêtit de sa robe de cérémonie pour saluer une roche dressée devant sa résidence. Il s'inclina devant elle et l'appela « frère aîné ». L'extravagance pouvait passer pour sacrilège. On la commenta beaucoup et elle parvint aux oreilles d'un censeur impérial qui fit rapport sur elle. Les *Annales des Song* conservent cette anecdote. Selon d'autres auteurs, l'administrateur excentrique fut destitué. » (id. p.1075).

Dans son écriture de pierre²³, Caillois restitue la mobilité profonde sous l'immobilité apparente, ainsi de l'intérieur d'un silex, il saisit « un vaste étendard de pierre tout ensemble déployé et rudoyé par un vent d'abîme claquant dans le silence des profondeurs et capable de ravager toute fixité superficielle. » (id. p.1131).

VI LA PART ASTRALE DE L'ÊTRE HUMAIN

Commençons par une introduction en forme de conte :

Il était une fois une étoile qui était là depuis l'éternité. L'éternité c'est long, surtout vers la fin. Aussi notre étoile s'ennuyait. Elle était tout feu tout flamme mais être feu, c'est un peu chaud même quand on est une étoile et elle eu envie de se refroidir. Si je me faisais, se dit-elle, un cœur de pierre ? Aussitôt dit, aussitôt pensé, aussitôt fait. 10 millions d'années plus tard, le cœur était de pierre et la peau de feu. Avec son cœur de pierre, l'étoile respirait mieux et elle se trouvait aussi plus équilibrée car ce n'était pas seulement une étoile au cœur de pierre mais aussi une pierre à la peau d'étoile.

Cette quatrième partie est probablement la plus complexe et la plus énigmatique. Si les astres les plus familiers, la terre, la lune et le soleil, influencent constamment l'humain, l'influence des astres plus lointains est problématique et relève du savoir

²³ Roger Caillois, *L'écriture des pierres*, col. « Les sentiers de la création », Genève, Skira, 1970.

mythique, même si Mars, Vénus et Jupiter continuent d'habiter notre vie quotidienne, notamment à travers les jours de la semaine. Ce savoir mythique très populaire se nomme astrologie, nom étrange puisqu'il s'agit d'un des rares domaines du savoir où le *logos* est l'apanage de la discipline mythique, la discipline scientifique, l'astronomie, se constituant à partir du simple *nomos*, la mesure.

Certaines sociétés cependant, comme l'Inde, ont développé l'astrologie d'une manière très différente de la nôtre sans qu'il y ait une rupture aussi marquée avec l'étude scientifique des astres (Caterina Guenzi, *Le discours du destin, la pratique de l'astrologie à Bénarès*, Paris, CNRS, 2013). D'ailleurs, cette révolution qui sépara l'astronomie de l'astrologie est relativement récente puisque des grands astronomes comme Kepler étaient aussi des astrologues.

Nous avons une situation analogue avec le double écologie/économie, mais le statut de l'écologie est très différent de celui de l'astrologie²⁴. Une relation dialectique se met en place entre écologie et économie et aujourd'hui, il ne peut y avoir d'économie qui n'intègre pas certains principes écologiques fondamentaux. Une écomythologie est en train de se constituer, ce qui est loin d'être le cas avec le couple astrologie/astronomie. Considérer l'écologie comme un savoir mixte, scientifique, mythique et politique, permet de mieux comprendre les enjeux et la manière dont certains grands thèmes mythiques, comme celui d'une terre vivante, sont reliés à cette discipline.

Le soleil est probablement, de tous les astres, celui pour lequel l'approche mythologique est la plus avancée. Georges Bataille montre que la vie se caractérise par un excédent illimité d'énergie et que cet excédent est lié à l'action du soleil. « Pratiquement du point de vue de la richesse, le rayonnement du soleil se distingue par un caractère unilatéral : *il se perd sans compter, sans contrepartie*. *L'économie solaire* est fondée sur ce principe. D'habitude, si on envisage notre

²⁴ Pour donner un exemple, l'Institut de l'écologie et de l'environnement s'occupe notamment de la gestion des sections 31 et 39 du CNRS.

économie *terre-à-terre*, on l'isole. Mais celle-ci n'est qu'une conséquence de celle-là qui l'engendre et la domine (*L'économie à la mesure de l'univers*, p. 9, *Œuvres complètes*, tome 7, Paris, Gallimard, 1976). » Nous sommes, dit Bataille, composés d'énergie solaire, et cette énergie solaire que nous sommes est une énergie *qui se perd*. D'où la grande découverte de Bataille, ce n'est pas l'économie qui est la loi de la vie mais la dépense. « Un système vivant croît, sinon se prodigue sans raison » (id. p. 10) et Bataille propose de considérer la dépense sexuelle comme une application de cette loi. Elle est perte pure et simple et ce qui s'approche le plus de la qualité de l'énergie solaire. Voilà pourquoi cette activité sexuelle est celle qui dans la vie est la plus proche de la mort. Au niveau mythique, on peut dire qu'elle se confond avec la mort, ce qui fera dire à John Cage « *Life, at any time, is like death* », (la vie, à tout instant, est comme la mort).

Dans le domaine des sciences physiques, le soleil est aujourd'hui le centre de recherches approfondies, tant fondamentales qu'appliquées. C'est surtout vrai dans les pays qui ont abandonné la production d'électricité nucléaire, bien que l'on puisse penser que, dans les années et les décennies à venir, les recherches sur le solaire vont se développer considérablement avec la nécessité de réduire l'effet de serre et d'étendre nos sources d'énergies renouvelables.

Ces recherches sont en correspondance avec la place centrale du soleil dans la mythologie comme créateur de la vie. La lune a une place également fondamentale, elle peut même être créatrice à la place du soleil en raison de sa proximité de la terre et de son influence considérable sur les cultures que toutes les sociétés ont comprise et intégrée dans leurs pratiques. La science moderne est plutôt en retard sur les savoirs mythiques et un grand travail d'intégration mythologique reste à faire²⁵. Enfin, si nous considérons la terre en tant qu'astre planétaire, nous ne pouvons ignorer le très ancien schème mythique, archétypal, de la terre vivante

²⁵ Les travaux pionniers de Lili Kolisko (1927-1935), d'Elizabeth Semmens (1947) puis de Maria Thun, à partir des années 1950 et de William Jackson Milton sur la lune et le végétal retrouvent le savoir mythique (Ernst Zürcher *Les arbres entre visible et invisible*, Arles, Actes Sud, 2016, pp. 109-111). Ernst Zürcher développe cette approche dans la quatrième partie de son livre intitulée « Chronobiologie ».

que les Grecs ont inscrit dans leurs mythes sous la forme Gaïa. Le développement de l'agriculture dite biologique, et de l'agriculture biodynamique, issue de la mythologie du philosophe allemand Steiner, s'inspire aussi de cette conception archétypale d'une terre vivante.

VI CONCLUSION

En conclusion, si les domaines animal et végétal permettent une articulation entre savoir mythique et savoir scientifique, il n'en n'est pas de même des domaines minéral et astral. Dans le domaine animal, les travaux des éthologues rejoignent de plus en plus les connaissances mythiques des sociétés traditionnelles et l'étude des relations entre l'humain et l'animal est en pleine expansion. Dans le domaine végétal, bien que ce « règne » souffre encore d'une certaine dévalorisation, des études précises et diversifiées ont restauré la place du végétal, et en particulier celle de l'arbre, dans son rapport à l'humain et les travaux de phytosociologie, tant sur les relations sociales entre plantes que sur les rapports entre plantes et animaux, et entre plantes et humains, se développent également.

En revanche, le domaine minéral, bien que la chimie le reconnaisse comme au fondement même de la vie, reste pour l'instant plutôt clivé entre une chimie qui ne parvient pas vraiment à établir des relations fructueuses avec les Sciences Humaines, une minéralogie coupée de l'humain, et des savoirs mythiques qui mettent la pierre au centre de leur système de connaissance, notamment par son rôle dans la divination mais qui restent encore peu influencés par les savoirs scientifiques. Pourtant, une approche de la préhistoire de l'outil du point de vue d'une alliance avec l'ancêtre minéral nous semble pouvoir être très fructueuse.

Quant au domaine astral, à l'exception des recherches sur les astres proches, le soleil, la lune et la terre, il apparaît presque entièrement clivé entre une astronomie et une astrologie qui s'ignorent totalement, tout au moins en Occident, nous avons

vu qu'en Inde, il en était autrement. La construction d'une sociologie générale, élargie aux animaux, aux végétaux, aux minéraux et aux astres permettrait de mieux comprendre la spécificité de l'être humain et ses possibilités d'adaptation et de survie dans un milieu qui devient de plus en plus fragile et qu'il contribue fortement à fragiliser. Progressivement, l'être humain doit décentrer de lui-même sa conception du monde, ses capacités de survie sont à ce prix.